



**Clio. Femmes, Genre, Histoire**

34 | 2011  
Liens familiaux

---

**Roberto BIZZOCCHI, *Cicisbei. Morale privata e identità nazionale in Italia***

Roma et Bari, Laterza, 2008, 361 pages.

**Christiane Klapisch-Zuber**

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/clio/10389>

ISSN : 1777-5299

**Éditeur**

Belin

**Édition imprimée**

Date de publication : 31 décembre 2011

Pagination : 280-283

ISBN : 978-2-8107-0170-4

ISSN : 1252-7017

**Référence électronique**

Christiane Klapisch-Zuber, « Roberto BIZZOCCHI, *Cicisbei. Morale privata e identità nazionale in Italia* », *Clio. Femmes, Genre, Histoire* [En ligne], 34 | 2011, mis en ligne le , consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/clio/10389>

---

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

Tous droits réservés

---

# Roberto BIZZOCCHI, *Cicisbei. Morale privata e identità nazionale in Italia*

Roma et Bari, Laterza, 2008, 361 pages.

Christiane Klapisch-Zuber

---

## RÉFÉRENCE

Roberto BIZZOCCHI, *Cicisbei. Morale privata e identità nazionale in Italia*, Roma et Bari, Laterza, 2008, 361 pages.

- 1 En plaçant sous son microscope les *cicisbei* – les « sigisbées » en français – et le système italien du sigisbéisme, Roberto Bizzocchi ne renonce pas à ouvrir la focale. D'un phénomène qui peut nous sembler ténu, marginal et exotique, les sigisbées de la noblesse italienne du XVIII<sup>e</sup> siècle, il tire des conclusions qui portent sur l'histoire politique des élites italiennes, l'historiographie du XIX<sup>e</sup> siècle, la perception de la diversité européenne, et l'histoire du genre. Il démontre comment, loin d'être anodine, cette coutume a marqué les affects et les comportements de genre dans la classe dirigeante au XVIII<sup>e</sup> siècle. Il montre encore comment les poncifs concernant le caractère et l'identité italienne lui sont liés. Les préjugés et les jugements biaisés qui entourent les sigisbées de la noblesse du XVIII<sup>e</sup> siècle ont suscité depuis le Romantisme réprobation et dédain pour une institution dont notre auteur veut au contraire comprendre le rôle dans la société d'ancien régime. Il a été de bon ton, en effet, depuis la Révolution française de voir dans le sigisbéisme les origines de la corruption supposée du « caractère » italien, de ses tares censées avoir empêché l'Italie de se constituer en société d'abord, en nation et en état ensuite. R. Bizzocchi entend non pas combattre et réfuter les opinions reçues, mais expliquer les fonctions d'un système de relations entre hommes et femmes qui, pour les Révolutionnaires comme pour les Romantiques et les acteurs du Risorgimento, aurait pesé sur le destin du pays.

- 2 Qui sont les *cicisbei* italiens ? Le chapitre introductif s'attache à en cerner les figures et à définir les objectifs de l'enquête. La coutume du sigisbéisme a paru si exotique à beaucoup de ses observateurs qu'ils l'ont jugée scandaleuse et qu'ils l'ont rejetée plutôt qu'ils ne l'ont analysée. Pour la décarcérer d'une quantité d'idées préconçues, il a fallu à l'auteur user d'une panoplie de textes, littéraires, polémiques ou issus de la plume de voyageurs, de diplomates et d'observateurs étrangers, il lui a fallu aussi débusquer – c'est une des richesses du livre – des écrits intimes, des correspondances, des mémoires émanant d'hommes et de femmes qui ont participé personnellement au système.
- 3 Encore désigné par le terme de « chevalier servant » (*cavaliere servente*) d'une dame, le sigisbée italien du XVIII<sup>e</sup> siècle est un homme, jeune ou vieux, d'état noble comme la femme qu'il « sert ». Son rôle est de l'accompagner tout au long du jour depuis son chocolat du réveil : il est à ses côtés dès sa toilette, dans ses promenades de la matinée et de l'après-midi, dans ses visites et dans les « conversations » ou salons qu'elle fréquente, au théâtre le soir et au souper qui le suit. Avec l'accord du mari, le sigisbée se substitue à celui-ci dans toute la vie sociale de la dame ; le mari (qui peut de son côté être le sigisbée d'une autre femme) tomberait dans le ridicule à vouloir accompagner son épouse dans ces sorties. À eux trois, ils forment un « triangle désinvolte » dont la légende, réfutée par R. Bizzocchi, voudrait qu'il ait été installé par le contrat de mariage. En dépit des soupçons répandus surtout par les étrangers déconcertés par une coutume aussi étrange, le « service » du sigisbée n'implique pas un libertinage échevelé et n'inclut pas des relations sexuelles entre lui et sa dame, encore que la proximité puisse déboucher sur l'imprévisible. Ce type de relations, durables et fortement encadrées par la coutume, parfois même régulées par un acte écrit (p. 109-110), s'installe dans la dernière décennie du XVII<sup>e</sup> siècle et se répand rapidement dans toutes les noblesses du nord et du centre et même, quoique plus tardivement, dans le Mezzogiorno et l'Italie insulaire.
- 4 Le second chapitre décrypte les rapports de cette coutume avec la sociabilité des Lumières et l'idéologie qui la sous-tend. Le sigisbéisme s'insère dans le processus plus large de civilisation des mœurs (on s'étonne que Norbert Elias ne soit jamais cité) auquel les Lumières apportent toutes ses chances en prônant l'autonomie de l'individu et l'accès des femmes à la culture. Le maître mot de ces activités est la *conversazione*, la fréquentation assidue des hommes et des femmes de même milieu. Les demeures s'ouvrent à ces formes renouvelées de sociabilité, qui se déploient également en des lieux inédits, cafés, théâtres, *casini* nobles, où les dames (de l'aristocratie) côtoient quotidiennement les hommes. C'est ici qu'intervient l'institution du sigisbée car les femmes qui certes se trouvent au centre du processus, doivent en Italie soumettre leur liberté fraîchement acquise à la protection et au contrôle des sigisbées. R. Bizzocchi propose ainsi de voir dans ces derniers la « légitimation officielle de l'accès d'autres hommes aux femmes mariées » (p. 15).
- 5 Le phénomène est plus spécifiquement italien dans la mesure où la noblesse de ce pays règle systématiquement depuis la fin du XVI<sup>e</sup> siècle la transmission de ses biens garants de son statut par la primogéniture et le recours massif au fidéicomis. C'est ce que détaille le troisième chapitre : comme les cadets font les frais de ces stratégies en renonçant au mariage et comme, dans cette classe, le célibat définitif des hommes atteint des sommets à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, une masse de jeunes gens libres de liens conjugaux trouve dans l'un de ces « triangles » du sigisbéisme de quoi combler sa quotidienne oisiveté et compenser le vide de sa vie affective. Dans la mise en place de la relation du *cicisbeo* avec sa dame, dans son dénouement parfois aussi, les familles interviennent parce qu'elles y voient un

« accord socialement important » qui cimente leur groupe. R. Bizzocchi dénoue avec dextérité plusieurs de ces écheveaux de liens familiaux que le sigisbéisme exprime ou vient consolider (p. 117 et suiv.).

- 6 Le choix du sigisbée est donc l'affaire des familles, une affaire de famille au moins implicitement. Le quatrième chapitre relève les échos de ces solidarités et leurs manifestations dans la vie publique. Ce faisant, il définit les traits spécifiques du sigisbéisme dans les différents contextes politiques de la péninsule. Par rapport aux noblesses oligarchiques qui dans le nord et le centre de l'Italie s'identifient encore aux états républicains du passé et jouent des liens interfamiliaux, y compris de ceux du sigisbéisme, pour perpétuer leur pouvoir politique ou leur influence sociale, la coutume apparaît moins structurée et moins politiquement utile dans les noblesses du sud ou dans celles de Turin, Naples et Rome, qui sont intégrées depuis longtemps à un cadre princier ou monarchique.
- 7 Dans le cinquième chapitre consacré aux dimensions érotiques de l'institution, R. Bizzocchi fait montre d'une subtilité qui n'était pas le fort des observateurs ou des polémistes du temps, oscillant entre cynisme complice et refus scandalisé. Encore que l'adultère ait pu s'enchâsser dans une relation sigisbéale, celle-ci n'en était pas le champ privilégié, quoi qu'aient pu dire les adversaires, cléricaux ou traditionalistes, de la coutume. L'équilibre délicat entre liberté et contrôle que le sigisbéisme consentait aux femmes s'accordait avec « la coutume de la tolérance érigée en système ». De ce point de vue, R. Bizzocchi compare efficacement le sigisbéisme aristocratique avec le compérage des classes populaires, qui légitime la fréquentation tout en interdisant les relations sexuelles, pour montrer le rôle parallèlement « civilisateur » des deux institutions (p. 214-240). Au reste, du côté des nobles, le risque d'une naissance illégitime perturbant la pureté de la filiation était mince : les « funestes secrets » étaient connus de l'aristocratie italienne au XVIII<sup>e</sup> siècle et, par sa nature même, la relation sigisbéale reposait sur l'autocontrôle des pulsions sexuelles propre à la civilisation des mœurs. Dans une conclusion hardie portant sur les solidarités de classe, R. Bizzocchi suggère que les enfants engendrés au sein d'une relation de sigisbéisme poussée hors de ses limites ordinaires ne pouvaient qu'être acceptés par l'ensemble du groupe des nobles, qui y voyaient la garantie de leur cohésion et de leur perpétuation en dépit des injonctions sur la pureté du sang que par tradition les nobles plaçaient au fondement de leur supériorité. Collectivement au moins, les nobles empêtrés dans le système du sigisbéisme ne pouvaient que faire contre mauvaise fortune bon cœur devant une « descendance pour ainsi dire de classe » (p. 289).
- 8 Cela dit, le sigisbéisme conférait aux mariages de la noblesse « une complexité sentimentale extrême » (p. 274). La réussite de l'auteur est de nous la faire percevoir avec finesse et sensibilité dans les pages qu'il consacre à des histoires de cas où il suit plusieurs de ces « triangles ». Cet aspect de la relation est à l'évidence ce qui fut le plus négligé ou caricaturé dans les critiques et les condamnations que le sigisbée a suscitées à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle sous l'impulsion du rousseauisme, puis avec l'arrivée des révolutionnaires français dans la péninsule et avec les réformes napoléoniennes qui abolirent le fidéicommiss et la primogéniture. Le compagnonnage et l'affection réciproque, le dévouement de la femme à son mari, le refus des aventures extra-conjugales deviennent alors l'idéal des nouveaux couples qui se rangent sous la bannière morale révolutionnaire ou libérale ; du même pas l'adultère est honni ou renvoyé à la clandestinité. Par une mutation extraordinairement rapide des pratiques, en l'espace d'une ou deux décennies,

la « légèreté sentimentale et la désinvolture galante » qui avaient caractérisé les comportements nobles du XVIII<sup>e</sup> siècle s'effacent devant l'austérité bourgeoise ; le triangle sigisbéen, stigmatisé et reconnu comme le fondement de la dégénérescence morale et politique de l'Italie, laisse la place au couple moderne. Après ses dernières manifestations isolées des premières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle, le sigisbéisme devient plus opaque et incompréhensible, rétrospectivement répréhensible en tout cas. Incompris et déformé, le sigisbé survit dans le vocabulaire narquois ou méprisant de la vertu offensée. Le livre de Roberto Bizzocchi embrasse ainsi une série de questions fondamentales qui touchent non seulement aux ressorts intimes de la société d'Ancien Régime, mais à ceux de la conscience nationale et à l'historiographie du XIX<sup>e</sup> siècle. On ne peut que souhaiter la rapide traduction en français d'un ouvrage aussi stimulant.

---

## AUTEURS

### CHRISTIANE KLAPISCH-ZUBER

Christiane Klapisch-Zuber est directrice d'études honoraire à l'EHESS où elle a enseigné l'histoire sociale, l'histoire de la famille et l'anthropologie historique de l'Italie médiévale. Elle a publié dernièrement *L'Ombre des ancêtres* (2000) ; *L'Arbre des familles* (2003) ; *Retour à la cité. Les magnats de Florence 1340-1440* (2006). Elle a édité le t. II : *Moyen Âge*, de *l'Histoire des femmes en Occident*, dirigée par Georges Duby et Michèle Perrot (1990) ; et coédité *l'Histoire de la famille* (1986).  
klapisch@ehess.fr